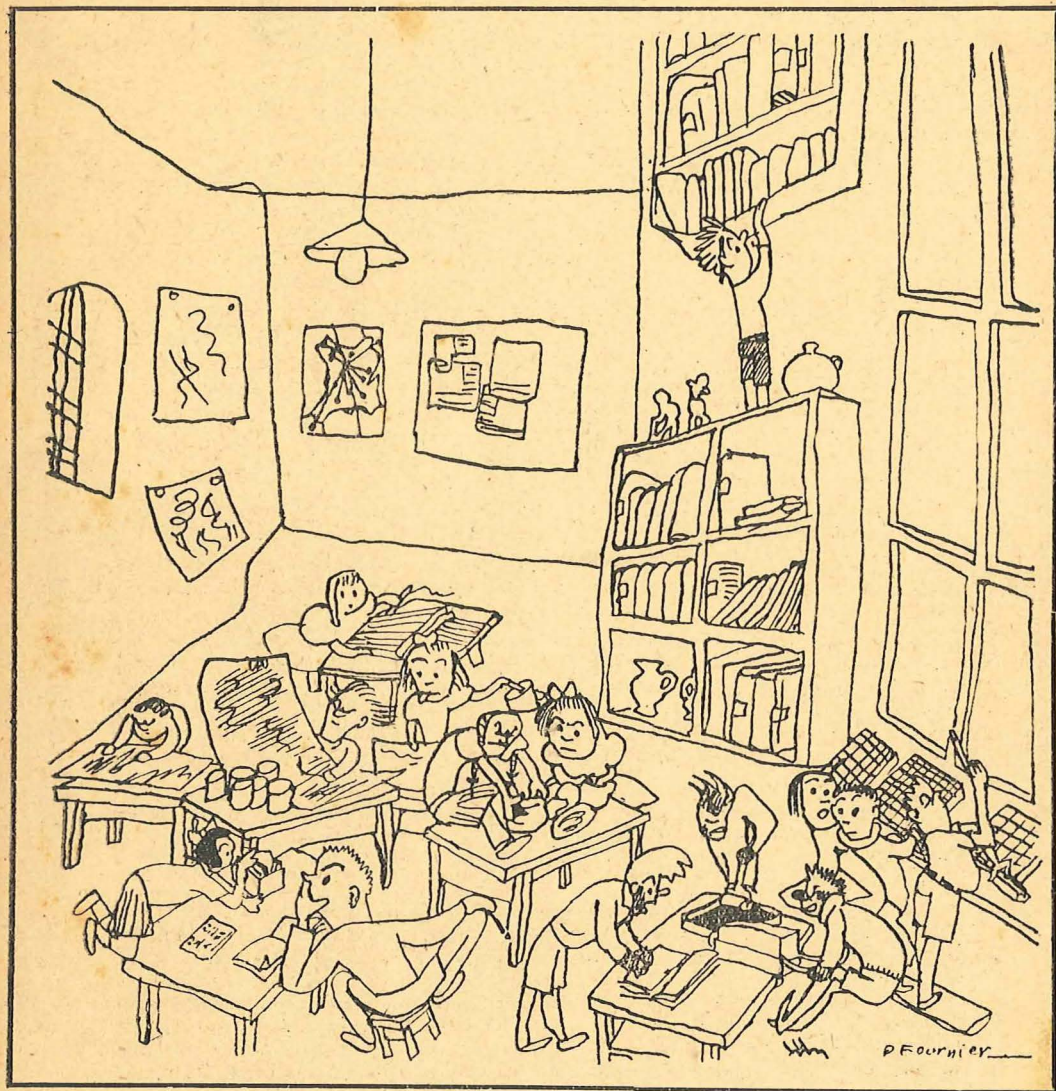


L'EDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE BIMENSUELLE
DE L'INSTITUT COOPÉRATIF DE L'ÉCOLE MODERNE

1^{er} JANVIER 1950

★
EDITIONS DE L'ÉCOLE
MODERNE FRANÇAISE
CANNES (Alpes-Marit.)



Dessin de Pierre Fournier (12 ans)

FLEURS ECLOSES

Tous droits de traduction
et de reproduction réservés

7

NUMÉRO SPÉCIAL
DU 1^{er} JANVIER 1950

Témoignages

C'est aux résultats qu'on juge le rendement des outils et l'efficacité d'une technique de travail.

Quand on nous voyait revendiquer pour l'enfant, parfois témérement, cette liberté d'expression qui est notre essentiel souci ; quand on nous entendait proclamer l'éminence des rythmes et la splendeur d'inspiration de la pensée enfantine, les clercs plus ou moins spécialisés s'inquiétaient. L'austère tradition, tout comme la rigueur rationaliste, s'insurgeaient par leur voix contre l'ingénuité de notre confiance en l'enfant :

— Ne voyez-vous pas, disaient-ils, que par cette voie, vous sombrez vous-mêmes dans la naïveté et l'infantilisme ? Votre esprit « primaire » vous laisse à peine pressentir les dangers de ces amusements fonctionnels, alors que c'est vers le noble jeu de l'esprit que vous avez mission d'orienter l'enfant par une initiation qui est d'abord fidélité au passé et au dogme que vous jetez par-dessus bord avec une insolente désinvolture.

Plus près de nous, des éducateurs soucieux des résultats probants s'inquiètent à leur tour :

— Pour faire la preuve scientifique, expérimentale de la valeur de vos techniques, avez-vous suivi vos élèves au-delà de l'école primaire ? Pouvez-vous assurer que la formation que vous leur avez donnée, la voie où vous les avez aidés à s'engager, leur aient été favorables et qu'ils bénéficient, de ce fait, de quelque supériorité méthodologique, technique ou humaine sur les enfants que continue à former la pédagogie traditionnelle ?

Et quand nous apportons des témoignages que nous estimons définitifs, les sceptiques objectent encore :

— Il y a eu avant vous des musiciens, des poètes et des artistes, spontanément éclos dans le prestige du génie. Les chefs-d'œuvre que vous produisez ne sont pas une preuve définitive de l'efficacité de vos techniques.

Il est vrai que, de tous temps, de grandes œuvres ont été produites par des personnalités d'élite qui avaient su, et pas toujours sans scandale, échapper à la mort de la scolastique. Mais pour quelques-uns de sauvés, combien ont fait naufrage, irrémédiablement broyés dans l'implacable laminoir ? Combien de poètes n'ont pu écrire que clandestinement leurs œuvres en marge des dissertations officielles et combien de musiciens d'avenir ont sombré sous l'autorité des professeurs et des maîtres ?

Nos techniques ont le grand avantage de solliciter sans cesse l'initiative et de laisser intactes les perspectives de la liberté. Le talent n'a plus à lutter pour s'épanouir et c'est pourquoi il devient précocité, jetant parfois un défi décisif à la maturité adulte.

Les adolescents, dans l'impétuosité d'un élan intime, parviennent, par leurs propres moyens, à une expression si définitive qu'elle impose d'emblée son autorité et sa perfection. Ces formes majeures sont montées dans un cheminement à peine perceptible, en une continuité de tous les jours, dans cette atmosphère idéale d'une classe où maître et enfants apportent leur part. Et c'est tout à coup l'éclatement du talent. L'enfant a quitté notre main et, d'un bond, il se dirige vers cette auréole de lumière qui lui est personnelle et qui est Voie royale. De la pénombre où nous sommes restés en attente, à la lisière du miracle, déjà nous le suivons de loin...

Pour nous, il n'y a pas de miracle : nous savons qu'il est dans son destin que la nébuleuse prenne forme et devienne nappe souterraine, puis source jaillissante avec ses potentialités et sa féerie, et plus tard œuvre vive qui magnifie la vie de l'homme.

Les documents que nous vous soumettons dans leur authenticité intégrale, ont dans leur signification et leur portée la transparence des natiuités qui excluent le commentaire superflu. Nous vous les livrons, avec respect et humilité, tels que nous les avons recueillis.

E. et C. FREINET.

Jeune fille de la nuit

— *Jeune fille, que fais-tu, seule dans la nuit ?
Dans la grande prairie du ciel
Les étoiles boutons d'or s'ouvrent sans bruit.
Chaque chose se perd dans son ombre.
Chaque œil luit comme une lune.
Chaque feuille est un fantôme.*

— *Qui es-tu, douce voix de la nuit ?
Quelle es-tu, tête
Qui porte un œil cerclé d'or ?*

— *Je suis un oiseau gris,
Petite boule de plumes,
Qui garde des secrets plus gros que moi.*

*Je connais l'amour d'une rivière
Pour un vallon frais.
J'ai vu le poisson-volant
Changer de ruisseau.
D'une forêt de sapins
Le chat-huant voudrait être le roi.
Et la libellule bleue pleure
Depuis le coucher du soleil, son aile
en lambeau...*

*Veux-tu me confier ta peine,
Jeune fille de la nuit ?
Car, enfin, pourquoi n'es-tu pas
Là-haut dans la maison, en coquille,
La tête abandonnée sur l'oreiller
Comme une pomme d'automne
Sur l'herbe douce ?*

— *Je suis venue
Seule dans la nuit,
Les mains vides et molles,
Les yeux tristes et songeurs,
Car la maison ne pouvait rien pour moi.
L'oreiller boit les pleurs mais ne les calme point,
Le lit soutient le corps mais ne sait le protéger.
Par le chemin
Qui descend vers les eaux,
Je suis venue surprendre
Le grand mystère qui plane dans la nuit.
Oiseau, je voudrais savoir
Où vont les âmes
Qui s'envolent des yeux voilés
Des mourants ?*

Où va l'âme légère
Du grillon gisant sur le dos,
Aux pieds des herbes ?
Et la douce petite âme de l'agneau lourd de lait
Mourant sous la lame froide du couteau ?
Oiseau, je veux savoir
Où est la patrie des âmes ?

— Tu as tort, enfant,
De songer à la gravité des choses.
Tu n'empêcheras pas la nuit de venir
A la fin du jour
Et les feuilles de tomber à l'automne.
La terre nous entraîne tous
Dans sa course autour des saisons.
L'enfant ne naît-il pas comme un printemps ?
Fleur, aux joues d'églantine,
Il devient doucement un fruit
Et mûrit à l'ombre tendre
De la maison et de la mère.
Mais voici l'automne ruisselant et doré
Comme un poulet sur les flammes.
Le front de l'homme est un champ,
Chaque jour tremblant
Dans l'ombre violette des montagnes.
L'hiver aux douces neiges
Pose une main de fer
Sur la tête de l'homme.
De l'homme dont le cœur,
Fruit sans jus,
Flotte dans une poitrine creuse
Comme une noisette pourrie.
Dans ses yeux décolorés
La lumière vacille et s'éteint
Et le règne de la poussière et de la nuit
Commence dans son dernier soupir.

— Oiseau, je ne saurai
Me laisser entraîner
Dans cette pente douce où chacun glisse...
Mes mains s'accrocheront
Aux arbustes du chemin.
Je ne veux pas sombrer dans le précipice,
Je n'entrerai pas dans cette forêt sans clairière,
Je veux partout la lumière
Et vivre en éternité.
Hélas ! les mots sont légers
Et mes poings fermés font rire la mort.
La terre s'ouvrira
Et sur moi se refermera...

Mes yeux garderont longtemps
Dans le fond des prunelles
Les belles images de la terre fleurie.
Mes lèvres de pierre
Songeront aux paroles lancées dans l'espace
Encore suspendues autour des vivants.
Puis cette chair blanche et glacée
Donnera vie et force aux fleurs de ma tombe.
Oh ! terre de misère,
Je t'abandonne mon corps chrysalide
Mais sans couleur et sans forme.
Mon âme, légère graine,
Montera dans les grands espaces,
Eclatera dans la joie
Pour couler entre les étoiles
Comme un lourd parfum
De chèvrefeuille.

— *Enfant, le soleil se lève
Avant que de se coucher.
Eloigne de toi ces pensées
Et prends part au bonheur des hommes.
Quatre blocs de la montagne
Font une gentille maison,
Un petit banc de pierre
S'offrira près de la porte
A ta douce tranquillité.
Un chemin jaune
Passera sous le mur du jardin
Et, au loin, les collines seront bleues.
Blonds comme les blés mûrs,
Bruns comme une nuit sans lune,
Viendront les enfants,
Leurs petites mains caressantes
Serreront les plis de ta jupe.
Et ton sourire grave
Calmera leurs frayeurs.
Ainsi bercée par la chanson de la Vie,
Tu glisseras vers la Mort
Sans même t'en apercevoir.*

— Oh ! dis-moi quelque chose,
Oiseau gris,
Petite boule de plumes
Aux lourds secrets...
Le silence de la nuit est terrible ;
La peur me serre à la gorge...
Je ne puis me résigner à partir.
Oh ! parle-moi, oiseau gris,
De la grande Vérité !

— *Enfant, que faut-il te dire ?
Chaque fleur du sentier,
Chaque oiseau du ciel,
Chaque homme de la terre
Entend un jour,
A son tour
Le carillon de la cloche des vents
Sonner pour lui seul
La fin de son règne
Et la naissance d'une nouvelle vie.
Et c'est toujours la même vie
Qui serpente autour des collines,
S'étend dans la vallée,
Gronde dans le torrent,
Et se déchire aux glaçons de la montagne ;
La même vie qui dort
Dans le creux de la main des hommes
Et luit au ciel
Dans un arc-en-ciel.*

*Il n'est pas de lame assez fine
Pour trancher le fil de la vie.*

Odette MOURIER, 16 ans $\frac{1}{2}$.

Bonne-Maman perdue

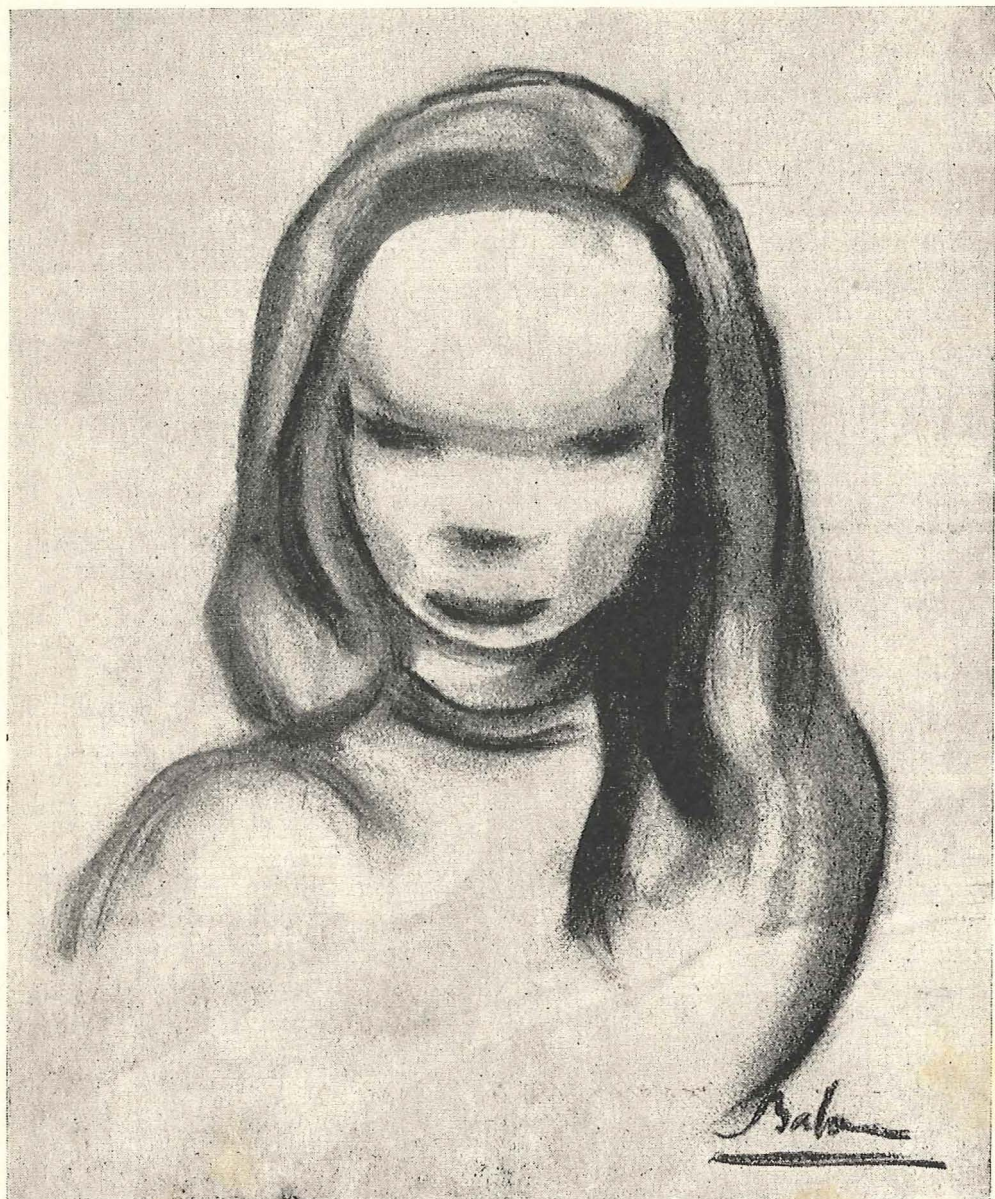
Dans un petit village, il y avait une vieille bonne femme appelée Bonne-Maman à cause de son grand âge et peut-être aussi à cause de la douceur de son sourire épanoui.

Un jour d'hiver, petite Bonne-Maman s'était perdue. C'était un jour de neige où le village semblait poudré de sucre fin et où, dans les chemins solitaires, on ne pouvait se reconnaître sans savoir si le ciel était bien le ciel, tant il ressemblait, sans les pointes habituelles des jolis toits rouges, à une grande mer de brouillard opaque, toute prête à envahir la terre.

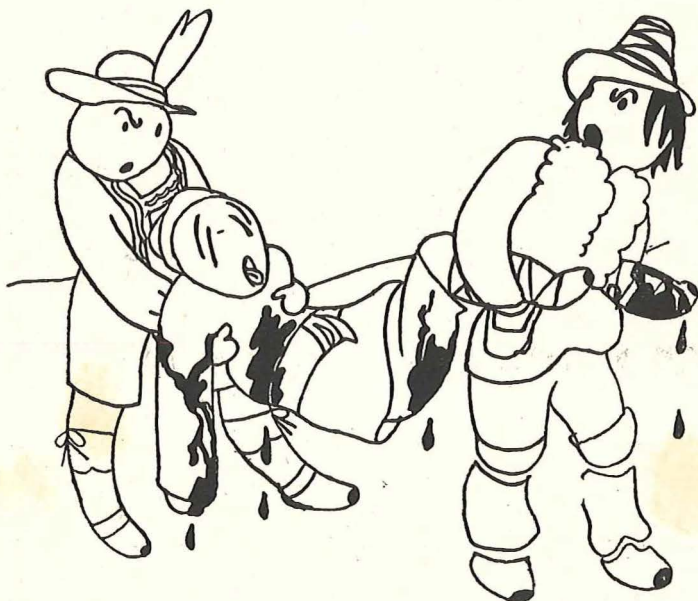
C'était un dimanche. Il avait neigé toute la nuit et Bonne-Maman avait mis son châle bleu à fleurs jaunes, ses souliers fourrés et, sur la tête, le plus beau de ses bonnets, celui avec de larges rubans qui, noués sous le menton, semblent un immense papillon agitant les ailes sur une jolie fleurette séchée. Elle était partie à l'heure où la maison s'éveille au chant des trois canaris jaunes, s'égosillant dans la cage pendue au mur de la cuisine.

Elle habitait sur la place de l'Eglise, la petite Bonne-Maman, une maisonnette à volets gris tranchant sans dureté sur le jaune fané de la façade ; deux marches étaient devant la porte où sautillaient constamment trois ou quatre vieilles poules et un coq sans queue ; un peu plus loin, un petit tas de fumier. Mais cela n'était qu'une basse-cour pour rire, car derrière la maison, il y avait une vraie cour avec un hangar, une étable où Michette ruminait tranquillement et, parfois, on apercevait sa tête, passée par le carré découpé dans la porte.

Oui, dans les soirs d'été, bien souvent on la voyait la bonne vache



Fusain de Baloulette Freinet (19 ans)



Dessins de Pierre Fournier (12 ans)

rousse, regardant de ses gros yeux étonnés vers le porc folâtre se vautrant dans le purin ou plus loin vers le clocher de l'église élançé sur le fond vert d'un bois de sapins en pente ou plus loin encore, là où les prairies s'indéfinissent rose, mauve fondu, vers le ciel pacifique... Cela me donnait même une étrange impression, en la voyant ainsi, ses bons yeux étonnés, dans la cour où sèche un linge blanc sur des cordes tendues, en voyant le toit, les volets gris, les deux marches de pierre un peu usées, l'assemblage de ces choses à ma grande surprise, formaient Bonne-Maman tout comme si elle eût été faite d'elles. Et en voyant Bonne-Maman, son sourire ridé, le papillon de son bonnet, ses petites mains semblables à des pétales de rose si longtemps restés dans un livre de prières qu'ils en seraient tout racornis... en la voyant ainsi, un peu courbée et toute gentille dans sa grâce fripée, je songeais aux volets gris, aux poules qui picoraient devant la maisonnette, à la bonne vache qui interroge un bout de ciel derrière le clocher de l'église.

Mais ce matin-là donc, il avait neigé beaucoup et le clocher était tout blanc sur les prairies blanches et le ciel tout blanc, et le village semblait faire sa première communion. Bonne-Maman marchait vite d'un pas sautillant et menu ; ses yeux ronds, son nez moqueur, toute son allure alerte et provocante lui donnaient un peu l'air de ces moineaux francs qui viennent picorer du pain sous vos fenêtres et parfois agitent la queue avec des « cuis... cuis » moqueurs. Elle tenait sa robe d'une main et si retroussée qu'on voyait, plus haut que la cheville, ses jambes de poupée couvertes de bas violets. Oh ! jolies et douces petites jambes violettes !... Dans l'autre main, elle tenait bien serré un grand parapluie de coton, et tout en marchant, parlait avec le parapluie, avec la neige, avec les bas violets... « Ai-je la clé de la maison ? — Oui, la voilà ! Marianne, pour sûr, oubliera de fermer la porte de l'étable et ma pauvre Michette va geler... Tiens, me voici déjà à la ferme ! Allons, je marche encore bien, mais le blanc cela fait mal aux yeux ! » Bien que cela n'eût rien de très gai, elle riait pourtant, riait de toutes ses gencives, de la fine pointe frangée de son châle. Ses mains riaient dans les gros gants de trois couleurs, et ses cheveux ! bouclettes d'or éteint qui frétilaient, petites vieilles évaporées, riaient tout follement sous la ruche du bonnet.

Comme elle allait ainsi, elle rencontra des gens qui la saluèrent : « Ah ! Bonne-Maman ! Voilà Bonne-Maman en route ! Et où allez-vous comme cela, Bonne-Maman ? Bonne-Maman, faites bien attention ! La neige est si épaisse, vous pourriez vous perdre ! Les meilleurs yeux ne s'y reconnaissent plus aujourd'hui ! »

— « Vraiment, non, les meilleurs yeux ! » disait Bonne-Maman avec son fin sourire... « Eh ! bien ! mon garçon, les miens valent mieux que ceux-là, voilà tout... »

Elle repartait sautillante et pas plus pesante que ces petites femmes découpées en papier qui dansent en se tenant la main... Vraiment, pour ceux qui s'arrêtaient, à la voir s'en aller, elle avait la tournure fantasque et drôlette d'une vieille en carton peint, et de très loin surtout : le parapluie, profilé, le nez crochu, la jambe violette quand elle n'était plus qu'une minuscule vieille, bibelot d'étagère, toute prête, semblait-il, à s'évaporer dans la brume fondante du ciel. Elle n'avait cure des avis, mais elle rencontra d'autres gens qui l'avertirent encore et qui lui dirent, avec un air sérieux, des choses à hausser les épaules ; un jeune paysan joufflu lui cria en passant : « Bonne-Maman, ne dépassez pas le calvaire ! Par delà, vers le bois, la route et les champs se confondent... » Sans répondre, Bonne-Maman hochait le menton ; le papillon dessous battait des ailes ironiquement. Ah ! ils avaient peur pour elle, comme si c'était à son âge qu'on n'allait plus connaître les chemins..., comme si elle allait se perdre sur les routes qu'elle faisait déjà quand elle était encore une toute petite fille... Ah ! cette jeunesse ! cette jeunesse avec ses conseils !

Cependant, Bonne-Maman était arrivée au calvaire, précisément à ce calvaire qu'on lui avait tant recommandé de ne pas dépasser. Peut-être en ce moment, Bonne-Maman eut-elle le sentiment d'un danger proche. Autour du chemin qu'elle venait de parcourir, d'autres chemins rayonnaient, cachés à sa vue par des monticules où des buissons décharnés secouaient des fils de glace. Au loin, il y avait des routes et des

sentiers ; de l'autre côté, c'était cette vaste plaine de neige qui s'étendait uniformément blanche et lisse, sans un arbre, sans une maison, où un soleil blanc faisait scintiller des paillettes comme des larmes.

... Ah ! dans les chemins enfoncés là-bas, il devait passer des bonnes gens, des paysans en blouses soufflant dans leurs doigts et des fillettes en capelines rouges, car précisément sonnait le dernier coup de la messe — dreling ! dreling ! — toutes les cloches ensemble, semblait-il, si lointaines, comme une petite voix joyeuse qui rirait sous un pont, à l'autre bout du monde.

Bonne-Maman restait indécise, appuyée à la croix. La neige s'était remise à tomber en ronde échevelée et le grand parapluie refusait de s'ouvrir. Ne ferait-elle pas mieux de retourner tout simplement ? Certes, en temps ordinaire, Bonne-Maman ne se fût pas obstinée. La vue seule de la grande nappe de neige où nulle trace de chemin n'apparaissait, rien que cette vue l'eût fait revenir très agilement vers le village. Sans compter encore que les cloches l'appelaient, oui appelaient Bonne-Maman avec une voix humaine : « Bonne-Maman ! petite Bonne-Maman ! revenez ! dreling ! dreling ! Voici que Monsieur le Curé entre dans la sacristie et qu'il décroche le surplis. Et les enfants de chœur versent le vin dans les burettes, et le clerc est monté à l'orgue. Revenez, petite Bonne-Maman, revenez ! revenez ! dreling ! dreling ! dreling ! »

Tout cela certes, l'eût décidée sans la moindre hésitation, mais voilà ! Bonne-Maman était orgueilleuse ! Dans sa jolie tête de petite vieille, toute fleurie de bon sens, l'orgueil avait poussé, Dieu sait comment ! ainsi l'on voit la folle avoine faire poindre une tête effrontée entre les épis de froment si droitement alignés.

« Si je reviens, pensa Bonne-Maman, ils vont se moquer de moi ! Pour sûr ils se moqueront de moi. Ils diront demain à la fabrique : « Bonne-Maman n'a pas voulu nous écouter, mais elle a eu peur quand elle a vu la neige. Oui, elle a méprisé nos avis et elle s'en allait fièrement, avec son châle à franges, et vous auriez dit une grande dame ; mais un peu de neige dans le chemin, et elle est revenue bien vite ! »

Non, ils ne riront pas de moi, pensa Bonne-Maman peu sagement. Et la voilà partie, droit devant elle, dans ce qu'elle supposait être une route. Bonne-Maman était donc partie au hasard, sur la grande nappe blanche. Et où marchait-elle à présent ? Était-ce la route ? Était-ce le champ ? Vraiment on n'eût pu le dire. Si épaisse était la couche de neige qu'il était impossible de distinguer, en dessous, les pavés ou la terre durcie ; mais pour rien au monde elle n'eût convenu de cela. « Dans une petite demi-heure, je vais voir apparaître les premières maisons. » Elle pensait ainsi, pas trop sûre tout de même, malgré les lamentations de Dame Raison qui protestait dans un petit coin de son âme. Elle pleurait la pauvre dame, son tablier sur sa tête appuyée à la barre du poêle. « Je vous dis, Bonne-Maman... » Ah ! oui ! personne ne l'écoutait ! et le lutin de l'entêtement, à califourchon sur une flamme, se moquait d'elle et lui jetait des poignées d'étincelles au visage. Et Bonne-Maman le laissait faire, bien qu'elle eût un peu honte, connaissant par son ange gardien que la bonne Dame disait des choses sensées. Elle laissait le lutin se moquer et tirer la langue, sachant bien que pour cela elle méritait un châtiment.

Cependant, quand après avoir marché pendant vingt minutes, puis vingt-cinq, puis une demi-heure, Bonne-Maman n'aperçut toujours rien, elle eut un frisson de peur qui la secoua de la tête aux pieds : mais, même en frissonnant ainsi, elle se disait encore :

« Je ne crains rien, je ne suis pas perdue... Peut-être me suis-je un peu écartée de la route... En obliquant à droite, je ne peux manquer de la retrouver ; dans cinq... non dans dix minutes, je verrai des toits et des arbres... » Car, elle était plus têtue et déraisonnable qu'une enfant mal élevée. Elle marcha donc à droite, et quand elle eut été ainsi pendant bien plus de temps qu'elle n'avait pensé, devant et derrière, et des deux côtés, la grande plaine de neige continuait de s'étendre implacablement et touchant le ciel par tous ses bouts. Alors, elle dut bien se dire : « Je suis perdue... » et pleurer dans son cœur des larmes gelées et misérables.

Je ne vous souhaite pas de connaître jamais l'horrible angoisse qui plia l'âme de la pauvre vieille quand elle se vit perdue et seule sur l'im-mense étendue bleutée où elle n'était pas plus de chose qu'un petit berger d'arche de Noé enfantine, jeté sur une pelouse de neige... mais s'il était donné au petit berger de sautiller sans repos et découragement, il devrait bien finir par se retrouver devant la maison ! Hélas ! pour être de chair et d'os, les jambes de Bonne-Maman n'en allaient pas plus vite et allaient moins longtemps... Elles avaient froid, elles se plai-gnaient, parfois même comme dans une velléité de révolte, semblaient ne plus vouloir avancer.

« Et que devenir, que devenir ? se disait Bonne-Maman, si mes jam-bes ne me portent plus ? »

Elle revint en arrière ; la neige, à mesure, cachait les traces de ses pas et elle allait mollement, car on est bien plus lourd et plus usé quand la confiance ne voltige pas devant soi. C'est une petite flamme rose qui badine et vous tire la langue, et parfois, vous mène dans les pays étrân-gers et très loin d'où vous devriez être, mais cependant, tant qu'on la voit danser, on ne se plaint de rien et la peine s'oublie, et on est prêt à la suivre encore, n'importe où elle voudra vous mener. La flamme s'était éteinte, depuis le moment où, s'étant retournée, Bonne-Maman avait vu la plaine indéfinie comme quelque monstre prêt à l'engloutir, et même la petite flamme rose avait-elle jamais brillé sur la neige ? Des images effrayantes se dressaient, une à une, devant Bonne-Maman, à mesure qu'elle se décourageait davantage, comme des êtres sinistres et méchants qui s'amuseraient à arracher par lambeaux sa pauvre âme peureuse... Oh ! pour une si petite âme, c'était une bien grande étendue de neige et de pensée. C'était un bien grand ciel pour un petite âme habituée à le regarder à travers les vitres des fenêtres. Elle en connais-sait un seul coin, celui qui s'étend au-dessus de la place, et où le coq du clocher s'élançait triomphalement. Dans ces tableaux lugubres, obsti-nément une même pensée venait hanter la vieille jusqu'à la faire trembler sur ses jambes lasses. C'était le souvenir d'un chien qui avait hurlé toute une nuit de Noël et qu'on avait trouvé mort, gelé dans la neige, au matin.

Ah ! ces hurlements lamentables et terribles ! Elle les entendait encore ! Elle avait beau enfouir les oreilles dans son châle, ils grelot-taient de plus en plus près, et tout ce soir terrible revivait. Elle se retrouvait dans son lit, dressée, la sueur au front, et voici que de nouveau, elle se levait en hâte, se penchait à la fenêtre : « Est-ce toi, Tom ? » Un grand silence — toutes les vitres sont noires ; des tas de neige semblent des tombes... La lune disperse de grandes plaques jaunes sur le sol... Comme la place ressemble à un cimetière... et ces maisons silencieuses, ne dirait-on pas les gens qui veillent les morts ? Comment avoir vécu tant d'années dans ce cimetière et le voir aujourd'hui seule-ment ? Oui, en ce moment, c'étaient ces choses qu'elle revoyait et non seulement cela, mais des questions absurdes venaient s'agiter devant elle comme des pantins sautant au bout d'un fil. Qui était-ce ce chien ? D'où venait-il ? Pourquoi avait-il hurlé précisément cette nuit de Noël et l'angoissant, elle seule, de tout le village ? Elle allait mourir, mourir comme ce chien, peut-être pour ne pas l'avoir secouru.

On raconterait plus tard aux enfants comment petite Bonne-Maman s'était perdue dans la neige pour n'avoir pas voulu écouter la cloche qui lui disait de revenir... dreling, dreling, ding-ding ! Oui, la voix d'une autre petite Bonne-Maman, hier plus vieille encore, et qui tricote depuis toujours dans la tour de l'église et avec ses aiguilles...

Ding ! frappe l'annonce de la messe sur les portes de fer. Voyez-vous, elle commençait déjà à radoter un peu, comme si la mort se fut hâtée d'étendre un doigt sur son frère cerveau... Elle serait sans doute revenue au village tenir des propos idiots, semblable à ces vieilles en enfance que les gamins poursuivent de leurs moqueries. Cette triste chose aurait pu arriver si tout à coup une vue inouïe, éblouissante, ne l'avait jetée en arrière. Et c'était tout simplement deux de ces gamins si cruels, qui s'avançaient vers elle en poussant devant eux une énorme boulé de neige. Le cou tendu, les narines dilatées, la vieille s'arrêta. « Jean ! Louis ! » Elle criait ainsi les premiers noms qui lui venaient aux lèvres,

sans songer que ce n'étaient pas ceux de ces petits inconnus et qu'ils ne la comprendraient point... Jean ! Louis ! de toute la force de son âme palpitante.

Ces enfants n'étaient pas plus méchants que d'autres ; c'étaient deux garçonnets qu'on avait envoyé jouer et ils s'en donnaient à cœur joie. Ils entendirent bien cette vieille crier vers eux, mais en quoi cela les regardaient-ils ? Ils s'appelaient Charles et Philippe. Ce Jean et ce Louis étaient sans doute deux petits garçons méchants enfuis de chez leur grand-mère ! Ils auraient bien pu s'approcher de la vieille et tâcher de l'aider, car elle semblait bien vieille et bien seule dans la plaine. Ils pensaient ainsi dans le fond de leur cœur, mais le jeu était si amusant ! Et ils sifflotaient, évitant mutuellement leurs regards comme ceux qui savent mal faire ; ils s'éloignèrent ainsi, et, comme ils s'en allaient, il parut à la vieille qu'ils poussaient son cœur devant eux, son propre cœur, gelé, durci, énorme, bondissant sur la neige au hasard de leurs volontés.

Or, voyez comme il ne faut jamais désespérer, car c'est au moment où tout semblait perdu qu'un espoir nouveau jaillit. En suivant la trace de la boule de neige, Bonne-Maman retrouverait les enfants... qui sait ? le village ?... Cette idée lui donna des jambes et des yeux nouveaux, et la voilà, vaillante petite vieille, de toute son âme, partie vers le retour.

Elle était vraiment une petite Bonne-Maman nouvelle, rajeunie, et mille fois plus douce et plus forte que l'ancienne, tandis qu'elle trottinait à travers mille réflexions profitables. Maintenant et tout à coup, les vilaines images hurlantes s'étaient en allées de son cœur et d'autres visions toutes tièdes les avaient remplacées. Oui, je crains que la flammèche rose revenait de loin danser devant elle, car elle se penchait à tout moment et regardait la trace avec des yeux humides.

« A cette heure, pensait-elle, Marianne a fini de dîner, car il est bien plus de midi !... Et mon café chauffe doucement sur le côté du poêle. » Elle revoyait la cuisine et les tableaux noircis et la cage des serins. Et elle revoyait encore la petite cour et elle-même jetant du grain aux poules. — « Eh bien ! Bonne-Maman, comment cela va-t-il ?

— Pas mal, Pierre ! j'en ai encore pour quelques ans...

— Et vos enfants, Bonne-Maman ?

— Et Catherine ? »

Elle avait ainsi d'anciens menus-propos tintant dans les oreilles. Oh ! les jolies clochettes fidèles ! Puis tout à coup, s'apercevant combien elle en éprouvait de plaisir, elle se disait : « Non, non, je ne reverrai plus tout cela ! Petite Bonne-Maman, vous ne reverrez plus tout cela ! Petite Bonne-Maman, vous n'irez plus jeter de grain aux poules !... » Elle tâchait de s'imaginer le village en émoi, les paysans partis à la nuit avec leurs lanternes qu'ils lèvent parfois en criant bien haut : « Bonne-Maman, petite Bonne-Maman ! » Et elle promettait des cierges à la vierge, mais c'était par jeu cela, car elle se sentait approcher ; la trace se déroulait devant elle comme un ruban et c'en était fini de craindre.

Après avoir marché un peu de temps, Bonne-Maman se retrouva au pied du calvaire. Elle se laissa tomber à genoux avec un grand cri et, dans la suite, elle écouta toujours les sages conseils.

Mais l'histoire de Petite Bonne-Maman me fait penser à ces cœurs simples qui se fatiguent un jour de regarder le clocher et les poules par une petite fenêtre. Ils partent comme pour une promenade, un simple promenade dans la neige et ils ne craignent rien parce qu'ils ont de bons yeux et des jambes vaillantes.

Eux aussi rencontrent des hommes qui leur disent : « N'allez pas plus loin ! Vous allez vous perdre ! » Mais ils rient et secouent la tête.

Et j'ai pensé à cela avec infiniment de tendresse et pitié, car je sais qu'ils auront à souffrir maintes angoisses avant de retrouver le calvaire où les mène la boule de neige des enfants...

Mais voici le soir venu, et Bonne-Maman ferme les volets gris.

CHALETS

Musique et paroles de Jacques Bens (19 ans)

Dans l'Alpe aux pentes a-ru des cîs l'aigle noir bâ-tit son
nid. Où la mar-motte au cîs a-cî de Count à tra-
vers les prés fleur-is. Il est un-ne val-lée ri-
an-te toute plei-ne du bruit des eaux. Ses grande-mé-
li-zes sur les pen-tes se bercent au chant des cîs
Refrain
Son des pas-si-zes des vil-lés. Son des bruyans-tes cîs

tés. Au pied des ci- mes tran- quil- les. Nous chan- tons la li- bé-
 té. Au pied des ci- mes tran- quil- les. Nous chan- tons la li- bé- té

REFRAIN

Loin des poussières des villes
 Loin des bruyantes cités
 Au pied des cimes tranquilles
 Nous chantons la liberté bis

I

Dans l'Alpe aux pentes arides
 Où l'aigle noir bâtit son nid
 Où la marmotte au cri acide
 Court à travers les prés fleuris
 Il est une vallée riante
 Toute pleine du bruit des eaux.
 Les grands mélèzes sur les pentes
 Se bercent au chant des oiseaux

II

C'est là parmi la verdure
 Que se dressent deux vieux chalets
 Perdus au sein de la nature
 Sur la montagne aux flancs violets
 Nous y vivons l'âme sereine.
 Ensemble filles et garçons
 Nous y courons la gorge pleine
 D'air pur, de joie et de chansons

III

Nous savourons les richesses
 De la nature notre amie ;
 Torrents, montagnes qui se dressent
 Sous le soleil qui nous sourit.
 Les pentes deviennent obscures
 C'est le soir assis : tous en chœur
 Notre âme s'emplit de joie pure
 Et nous chantons d'un même chœur...

Composé aux chalets des Grésonnères
 (Vallouise). Camp Freinet - août 1949.